

carrer Al-Jezira), il poursuit, avec une obstination d'adolescent immature, un amour de jeunesse qui a défié le temps, quitte à importuner une femme qui a depuis longtemps refait sa vie. Toutes les manœuvres sont bonnes pour tenter de reconstruire un bonheur enfoui. Drôle de chantier qui passe par des bouquets de roses quotidiens ou des pratiques d'envoûtement (on est au pays des confréries gnaouas, autant profiter de leur savoir-faire !). On croit, depuis les premières images, que tout cela est voué à l'échec et aura une fin tragique, mais la vie a plus d'un tour dans son sac, et le final ouvre peut-être d'autres perspectives. C'est un des charmes supplémentaires de ce film que de laisser le dernier

mot à l'avenir et à ses incertitudes. On a signalé au passage les références à l'actualité telle qu'elle est vécue dans le grand port du Nord du Maroc, ancienne ville franche qui a un peu perdu de son lustre mais qui se refait une santé malgré la face sombre de certaines de ses activités (trafic de drogue, blanchiment d'argent et passage clandestin d'Africains en mal d'Europe\*). Au-delà des sentiments et d'une esthétique en constante évolution, le cinéma de Téchiné s'inscrit aussi dans les plus brûlantes réalités de nos temps qui changent.

---

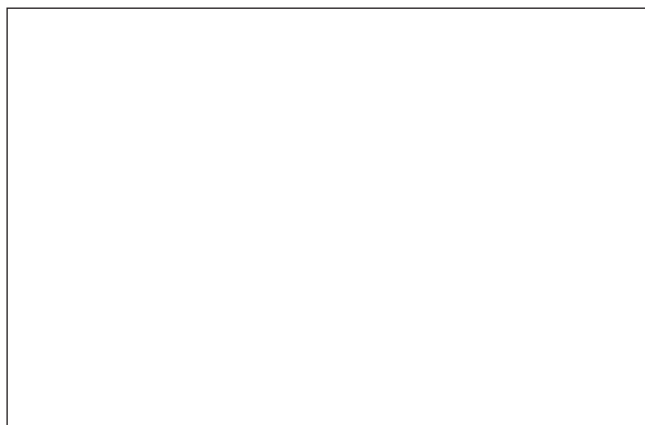
\* Chaque année, des centaines de candidats à l'émigration franchissent le détroit à bord de *pateras*, embarcations précaires et surchargées. Beaucoup n'atteignent jamais les rives d'Andalousie.

de ruines éteintes, des barrages et des contrôles de routine, on n'entendra que de lointains pilonnages et des sirènes d'alertes qui font refluer les habitants vers les caves dans un rituel sans précipitation. Sous nos yeux, la plus grande violence commise sera l'exécution d'un chien, coupable de perturber le voisinage par ses aboiements ! On est en marge des combats et leurs incidences se font surtout sentir au sein du milieu familial. Pendant la guerre, les passions continuent et même s'exacerbent.

À 12 ans (âge qu'elle avoue à un prétendant lors d'une frasque sur le littoral), Lina (Marianne Feghali) ne sait pas trop par quel bout attaquer la vie. Elle nourrit une véritable passion, faite de complicité, de mimétisme et... de jalousie pour Siham, la bonne de la maison (Rawia Elchab), grande fille délurée qui ne manque pas d'astuces pour transgresser son statut d'esclave (robuste Syrienne, elle a été achetée à des parents campagnards et peut endurer des châtiments corporels pour des motifs futiles ou sérieux : une purée d'aubergines mal cuisinée, une tentative de fuite...). Mais Lina n'est pas mûre pour le dévergondage ou la révolte. Pendant que Siham s'encanaille, elle en reste à l'apprentissage des baisers ou à des petites rébellions démonstratives. Elle renverse l'ordonnement des repas en tirant sur la nappe. Elle simule un suicide dans le lavabo. Elle dénonce le projet de fugue de Siham au risque de la perdre et pour se faire bien voir de

## Dans les champs de bataille

Film libanais de Daniele Arbid



► Beyrouth Ouest. Années quatre-vingt. Bien sûr les garçons, miliciens ou pas, en treillis et kalachnikov ou jeans et tee-shirts, paradent

au coin des rues. Une façon de mettre en valeur leur musculature et leur pilosité. Mais des véritables champs de bataille, on ne verra rien, sinon des panoramas

la tante Yvonne, douairière égoïste et rapace qui règne sur la maison-née. Elle prend contre la mère (Carmen Lebbos), geignarde mais aimante, le parti d'un père indolent et flambeur (Aouni Kawass) qui dilapide au poker le patrimoine familial, mais qui laisse voluptueusement coiffer sa chevelure argentine.

À l'évidence, Lina est une teigne... éperdument attachante et, devant la vérité criante du personnage, on est persuadé que la réalisatrice, dont c'est le premier long-métrage, y a mis beaucoup d'elle-même. Elle avait cet âge-là à la même époque et habitait le quartier chrétien de Beyrouth, avant son exil en France. Autre accointance révélatrice : c'est finalement sa propre tante, Laudi Arbid, qui a été choisie pour interpréter la redoutable tante Yvonne.

Avec les honneurs de la guerre.

Le film a obtenu le Grand Prix de la dernière Biennale des cinémas

arabes, décerné par l'Institut du monde arabe. Il confirme le renouveau du cinéma libanais.

roman, objet d'un miniscandale à sa parution en 1995. *Lila dit ça* ne portait pas d'autre nom d'auteur que celui de Chimo, personnage principal du livre. C'est l'éditeur, Olivier Orban, qui publiait cette sorte de journal intime et amoureux d'un banlieusard, style génération beur. On était dans l'air du temps, mais la maîtrise de l'écriture et surtout l'audace du propos rendirent l'opération suspecte. Le débat fut retentissant, redoublé par la récidive, lorsque Balland, en 1997, publia *Vivre me tue* d'un incertain Paul Smain, prétendument beur de Barbès, pseudonyme qui cachait en fait un auteur chevronné.

Dans les deux cas, les suites furent décourageantes et le succès, éphémère.

### Lila dit ça

Film français de Ziad Doueiri

► Il aura fallu presque six ans à Ziad Doueiri, réalisateur d'origine libanaise travaillant en Europe et aux États-Unis (cadreur, notamment, sur certains grands films de Quentin Tarentino), pour réaliser son second long-métrage. Pourtant *West Beyrouth* (1998, voir *H&M*, n° 1218), western urbain et juvénile dans un Beyrouth morcelé par la guerre civile, avait suscité l'enthousiasme et recueilli force récompenses dans les festi-

vals internationaux, jusqu'à une nomination aux Oscars. Comme quoi les réalisateurs, aussi doués soient-ils, doivent faire montre de patience et même d'acharnement. On connaît la chanson !

Quoi qu'il en soit, on est un peu surpris par le sujet qu'a retenu Ziad Doueiri pour son deuxième film, mais il s'agit, semble-t-il, d'une proposition de la productrice Marina Gifter et non d'une initiative personnelle : l'adaptation d'un